

des forces éparses de la société qui languissaient isolées. L'industrie, prenant un nouvel essor, est venue changer la face des choses, et a remué tout jusque dans le sanctuaire de la famille. Elle monopolisa tout ce que peut produire matériellement l'activité humaine au point que les occupations les plus impérieuses de la femme autrefois ne seraient plus aujourd'hui pour celle qui persisterait à s'y livrer, qu'une perte de temps aussi préjudiciable à elle-même et aux siens qu'à la société toute entière. Lutteront-elles avec les manufactures pour filer et tisser leurs habits ; consacreront-elles des heures et des jours à confectionner des vêtements qu'une machine produira vingt fois plus vite et à meilleur marché qu'elles ne pourraient le faire ? Non, aujourd'hui le temps est devenu très précieux, et l'art de l'économiser est souvent une richesse.

Maintenant, faut-il s'étonner si la femme, entraînée par le courant des choses, inoccupée chez elle, a franchi le seuil de sa demeure pour porter ailleurs son énergie ? Doit-on trouver étrange que la fille privée des ressources nécessaires à son existence par l'infirmité ou la perte d'un père, que la femme laissée sans gîte par la mort d'un époux n'osent plus demander leur pain au frère à l'oncle, auquel le travail improductif qu'elles offriraient, en entrant dans leur maison, ne serait qu'un mince dédommagement aux charges qu'elles leur imposeraient ?

Beaucoup reconnaissent l'exactitude des faits que nous venons de constater, mais ils déplorent la dure nécessité qui arrache la femme à son foyer. Ils s'affligent de lui voir affirmer, à côté de grâces charmantes, des qualités viriles qui leur déplaisent : Ils ne saisissent point l'harmonie admirable qui naît de la réunion d'un grand cœur, d'une volonté ferme et d'une haute intelligence.

Que veulent-ils donc ceux à qui il répugne de voir une femme affronter la lutte pour la vie ! quel état de quiétude rêvent-ils pour elle en lui barrant le chemin qui lui ouvre l'accès de la scène publique ! Savent-ils qu'en rendant oisives une partie des forces de la société, ils feraient faire un pas en arrière à la société même. Qu'on retire la femme de l'atelier, de la manufacture, du magasin, et dites moi si le commerce se maintiendra aussi puissant.

La concurrence, disent quelques uns, ne serait plus alors aussi redoutable.

Vous-mêmes, mesdames, n'avez fait cent fois ces réflexions, en songeant à l'avenir de vos fils. Oui, c'est vrai ; mais, en vous plaçant à un point de vue plus élevé, n'avez-vous pas songé combien cette concurrence même, qui vous désespère et vous heurte dans l'ordre social, est un élément précieux dans la vie d'un peuple ? C'est l'aiguillon qui fait courir dans la voie du progrès. Et comme une roue, qui en tournant accélère sa vitesse de celle déjà acquise, une industrie en appelle une autre.

Ainsi dans ses rapports avec le bien-être matériel, le concours que la femme apporte par son travail est des plus précieux.

Au milieu de transformations que notre siècle, avec ses vastes conceptions, opère dans les manifestations de l'activité humaine, la femme n'obéit-elle pas, à un principe d'économie sociale en apparaissant sur ce théâtre nouveau.

Combien de questions intéressantes mais trop longues à développer pour qu'on les traite ici, ne se posent-elles point à la suite de cette petite étude. Je n'en ferai qu'indiquer quelques-unes :

La nécessité dans laquelle se trouve la femme en maintes circonstances de pourvoir à son existence, étant admise, est-il juste qu'on aggrave les difficultés de sa situation, en lui interdisant une foule de carrières, et les plus lucratives souvent. Dans celles où elle a déjà pris place et fait preuve de capacité, en vertu de quel principe, pour un travail égal à celui de l'homme, lui refuse-t-on un même salaire ? Si elle est fille, n'est-il pas de la plus haute moralité qu'elle soit à l'abri de la misère ; si elle est mère, ses enfants n'ont-ils pas besoin de pain ?

Plusieurs de nos maisons religieuses ont compris les besoins de notre époque et ont essayé de rendre leur éducation pratique, en modifiant quelque peu le cours d'instruction que reçoivent nos filles. C'est ainsi que les Sœurs de la Congrégation Notre-Dame, rue St. Jean-Baptiste, que les sœurs des SS. Noms de Jésus et Marie, rue Cherrier, ont commencé à enseigner le typewriter et la sténographie, facilitant ainsi les moyens de l'obtenir, à celles de leurs élèves qui ne devront demander qu'à leur propre initiative une aisance nécessaire à leur dignité.

*Yvonne.*